

Santé

Des Genevois s'affichent en «barjos» pour briser un tabou

La fondation Trajets lance une vaste campagne: «Il n'y a pas les fous d'un côté et les ordinaires de l'autre!»

Auréli Toninato

En ce moment, des «timbrées», des «marceaux» et des «dérangés» colonisent les rues. Des Genevois, souffrant de problèmes mentaux ou non, s'affichent en format XXL dans le cadre d'une campagne visant à déstigmatiser les maladies mentales lancée par la fondation Trajets. Depuis quarante ans, cette institution œuvre à l'intégration sociale et professionnelle des personnes souffrant de troubles psychiques avec un modèle qui sort du cadre. Alors qu'un Suisse sur cinq souffre de problèmes psychiques et que les problèmes mentaux constituent le motif le plus fréquent de recours à l'AI, son action est plus que nécessaire pour appréhender cette problématique cruciale pour l'individu comme pour la société en général. Afin de sensibiliser la population et de briser les tabous, Trajets vient de lancer une campagne d'envergure, «Toutes et tous barjos?» avec un «barjo truck» et une «Mad Pride» (lire encadré). Entretien avec Michel Pluss, directeur général de Trajets depuis dix ans.

Vous dites qu'il faut briser un tabou. Les perceptions ont pourtant déjà bien évolué, on est passé d'une «déviance» à une «maladie». Insuffisant?

Il y a effectivement eu de grands changements. Depuis le Moyen Âge, on enfermait les «déviant», soit les clochards, les handicapés, ceux qui sortent du cadre. Vers le début du XX^e siècle, on a commencé à parler non plus de déviance mais de maladie et de souffrance; on a traité, tout en conservant encore cette logique



Michel Pluss
Directeur général de la fondation Trajets

asilaire. Ce n'est que dans les années 70 qu'on est sorti du cloisonné pour ouvrir les institutions afin que les patients puissent participer à des activités dans la cité. Ce mouvement a débuté au Québec, en Belgique, en Italie et en Suisse. C'est dans ce contexte que Trajets a ouvert un premier lieu d'accueil non médicalisé, où les usagers pouvaient sortir la journée. Aujourd'hui, on a construit un pont entre la psychiatrie, le médical et le social. Mais c'est au niveau du public qu'il faut encore briser un tabou et apporter un autre regard sur la santé mentale. Si la population ne se sent pas concernée, elle ne s'y intéresse pas et de cette méconnaissance découle souvent une défiance, des craintes. Or, la peur amène à l'exclusion, qui renforce la maladie et l'autostigmatisation.

Trajets, c'est un modèle original qui autonomise ses usagers souffrant de problèmes mentaux dans des entreprises. Comment fonctionnez-vous?

Nous offrons un accès à un logement, à un travail, à des activités citoyennes, ainsi qu'un espace de formation et un accompagnement psychologique. Cela avec quatre centres de jour, quatre lieux d'hébergements et huit entreprises sociales dans le bâtiment, la blanchisserie, la communication, la restauration et le maraîchage, entre autres. Les entreprises s'autofinancent à 65%. Elles sont gérées comme telles, pas comme des ateliers protégés. Ce sont des lieux de travail, pas de soin. Une équipe spécialisée dans la réinsertion intervient en soutien si besoin et des bilans sont régulièrement effectués. La fondation s'autofinance à 50% et est soutenue par le Canton pour le reste.



Deux des affiches de la campagne «Toutes et tous barjos?» qui regroupe des personnes souffrant de troubles mentaux comme des collaborateurs de Trajets.

Qui sont vos usagers?

Plus de 400 personnes souffrant d'un problème psychique bénéficient de nos prestations, âgées de 18 à 65 ans et en majorité à l'AI. 75% à 80% sont là sur le long terme, parfois jusqu'à la retraite. 170 sont en réinsertion professionnelle. Le retour en emploi «ordinaire» est de l'ordre de 10%. Cela peut paraître peu mais l'accès à l'emploi est de plus en plus sélectif et les conditions toujours plus stressantes. Dans nos hébergements, nous enregistrons trois à quatre sorties par an vers des logements ordinaires.

Le terme «maladie psychique» est large, que regroupe-t-il?

Une définition, que j'emprunte à un psychiatre, résume bien la situation: la santé somatique part du rhume et va jusqu'à la phase terminale du cancer. La santé psychiatrique, c'est pareil: ça va de la dépression, des angoisses, à la schizophrénie et à la psychose. Le handicap mental est une «tranche» de ce spectre.

Enfinement tout le monde est concerné et peut devenir «barjo»?

Exactement, il n'y a pas les fous d'un côté



et les gens ordinaires de l'autre! Notre santé mentale est constamment en équilibre, on est tous touchés à un moment donné par des aléas, des fragilités que la vie va mettre en exergue ou pas. La question est de savoir à quel point cela devient invalidant, si c'est une souffrance.

Quels sont les troubles les plus répandus?

Nous sommes confrontés à une prévalence des troubles anxiodépressifs importants et en augmentation, liés notamment aux mutations profondes de notre so-

ciété, qui sont déstabilisantes. La dépression est corrélée à un type de société, qui est peu clanique et plutôt apaisée. Mais nous suivons aussi des jeunes qui présentent une intolérance à l'autorité, aux normes, à la promiscuité.

L'intolérance à l'autorité et à la norme entre donc dans la catégorie des maladies mentales?

C'est l'un des éléments qui peut intervenir dans le cadre d'une inadaptation sociale, et cela peut faire partie de prémices menant ensuite à un trouble plus important. Ce n'est pas on/off!

«Grâce à Trajets, j'ai l'impression que tout est à nouveau ouvert»

● On croise Margot, 24 ans, au Plaine-Lune, le restaurant de Trajets à Plainpalais. C'est son troisième jour de travail en salle. La jeune femme connaît un «parcours sinueux» depuis sept ans. À 18 ans, les premiers troubles anxiodépressifs apparaissent. «On me disait: tu as tout, un copain qui t'aime, une famille aimante, de bons résultats scolaires. Reprends-toi!» Crise d'adolescence? Non, des troubles anxiodépressifs, qui prennent le dessus. Margot alterne tentatives de retour en formation universitaire et hospitalisations à Belle-Idée.

Entre-temps, une thérapeute précise le diagnostic: bipolarité de type II, qui se caractérise notamment par des épisodes de dépression et d'hypomanie (comprenant, entre autres, hyperactivité, euphorie, mégalomanie). «Lors de ma dernière hospitalisation, je ne savais plus quoi faire, il était impensable que je retourne chez mes parents. On m'a alors parlé de Trajets.» Elle intègre l'un des logements de la fondation. «Depuis, je me stabilise petit

à petit. J'ai eu envie de reprendre une activité mais je n'étais pas prête à me retrouver sur le marché du travail. J'ai alors découvert les différentes entreprises de Trajets.» Aujourd'hui, après quelques semaines de «grosse appréhension et d'angoisses», elle travaille au Plaine-Lune. «Ça se passe bien, il y a beaucoup de compréhension et d'écoute. Mais ça reste très intense et pas facile.»

Intense mais prometteur: «C'est la première année, en sept ans, que je ne me fais pas hospitaliser...» La jeune fille est reconnaissante envers la fondation. «Je m'estime très chanceuse. J'ai un logement, j'ai repris une activité professionnelle. J'ai l'impression que tout est à nouveau ouvert pour moi.» Autre signe encourageant: elle participe à la campagne de Trajets et prête son visage à une affiche XXL. «J'ai beaucoup hésité et j'ai accepté en pensant au côté thérapeutique, en me disant que je n'avais plus envie de me cacher. Je veux briser un tabou. Et m'engager pour une cause qui me tient à cœur.» **A.T.**

«Barjo truck» et «Mad Pride» dans la ville

La campagne «Toutes et tous barjos?» est lancée avec les Hôpitaux universitaires de Genève (HUG) et la Coordination romande des associations d'action pour la santé psychique. Le but: sensibiliser et déstigmatiser. Avec des affiches exposant les portraits de professionnels de la santé comme des bénéficiaires de Trajets; des vidéos de témoignages et un «barjo truck». Pendant un mois, une camionnette se déplacera dans la ville, avec informations, ateliers et saynètes jouées en direct. Point d'orgue de la campagne: le 10 octobre, lors de la Journée mondiale de la santé mentale, la première «Mad Pride» de Suisse sera organisée à Genève. Un défilé quittera la gare vers 16 h et traversera la ville, avant de finir à Plainpalais avec un événement festif comprenant animations, sketches de l'humoriste Brigitte Rosset et concerts dont celui du groupe Starloose. Son batteur n'est autre que... Jean-Michel Aubry, chef du Département de psychiatrie des HUG! **A.T.**

À l'heure de l'automatisation et du numérique, vous appréhendez cette mutation du monde professionnel comme une opportunité, pourquoi?

On se dirige vers une réduction du nombre d'emplois, avec la machine qui remplace l'humain. Les personnes avec un handicap, un trouble mental, tout comme les chômeurs ou encore les migrants, seront encore plus difficilement employables. À cela s'ajoute le fait que les nouvelles générations ont un rapport différent au travail. Elles ne font pas toute leur carrière à un seul endroit, n'ont pas forcément envie d'être loyales à l'égard d'un employeur qui ne l'est pas. Un mouvement est en marche: le monde se redéfinit - que ce soit au niveau de la consommation ou de la politique - et on commence à ne plus se contenter d'être seulement défini par le travail. Cette mutation de la société peut être perçue comme une opportunité favorable à l'insertion.

Nous voulons donc miser sur la valorisation du rôle de l'individu dans la société, l'intégration sociale plus que professionnelle. Au lieu de réinsérer dans un poste de journaliste ou de caissier, on réinsérera dans le bénévolat pour renaturer un cours d'eau, dans une ONG, etc. Mais tout cela ne sera évidemment possible que si l'on instaure un revenu universel...